

Notre littérature, sortie de ses langes, a fait un pas dans la bonne voie ; elle a secoué ses ailes de papillon et peut, en ce nouveau siècle, mesurer son invergure avec celle des maîtres.

Partout nous avons brillé, dans les arts, les lettres et les sciences.

Notre tribune a fourni de puissants lutteurs ; témoin Chapleau, Turcotte, Mercier, Chauveau, Turgeon.

La littérature proprement dite a vu éclore de beaux fruits dans les œuvres de Casgrain, Routhier, Chapais, de Gaspé, Gérin-Lajoie, Decelles, Marmette et Lusignan. Et la poésie eût-elle pu offrir de plus nobles inspirations que celles de Crémazie, Fréchette, Lemay et Poisson ; les archives nationales, de plus habiles chercheurs que Garneau, Sulte et Ferland ? La peinture sous le pinceau inspiré de Huot et Falardeau, aurait-elle pu faire luire à nos regards de plus fidèles paysages, des clartés plus justes et des coloris plus vrais ? Pendant qu'Emma Lajeunesse, Mme Albani, faisait entendre aux oreilles charmées des deux hémisphères une voix plus flexible que celle du rossignol mélodieux, aussi tendre que le sentiment dont elle est le merveilleux interprète.

Le chiffre de la noblesse manquait à notre blason. Léon XIII y pourvut en revêtant de la pourpre cardinalice les épaules de Mgr E.-A. Taschereau, non pas de cette pourpre passagère et fragile qui orne le manteau des rois, mais de cette pourpre teinte du sang des martyrs succombant au Colisée pour affirmer la foi du Christ !

Et voyez si, dans la gouverne de notre pays, nous avons failli à la tâche.

Le premier magistrat de Québec, un Canadien-français, ceux de Montréal et d'Ottawa, deux Canadiens-français, l'orateur de l'assemblée législative d'Ontario, un Canadien-français ; et le dernier, mais non le moindre, le premier ministre du Canada, un Canadien-français, l'incomparable Wilfrid Laurier !

Voilà le bilan de notre œuvre.

La première pensée de nos esprits, Canadiens-français, en fermant cette page de notre histoire, doit être celle d'une reconnaissance sans borne pour ceux qui ont contribué à l'élévation de notre race sur ce sol d'Amérique.

Merci au monde de la pensée, à nos hommes d'Etat, à nos littérateurs, aux plus humbles comme aux plus vaillants ; mais, avant tout, gloire soit rendue à *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires !*

Entrons dans les temples illuminés. Brûlons la myrrhe et l'encens au pied des autels. Ne rougissons pas de notre foi ; car elle est la vigueur des races. C'est à genoux que les peuples doublent leur puissance et atteignent jusqu'à Dieu.

Croire comme Pascal et parler comme Racine, quel rêve ! et ce fut pour nous une bien enivrante réalité. Continuons donc à aimer la France comme une mère : nous souvenant que c'est elle qui nous berça sur ses genoux et nous fit boire le lait de l'existence.

Montrons aux races qui nous avoisinent que le coq gaulois chante toujours clair sur les bords du Saint-Laurent.

Gardons, gardons toujours, gravé sur nos écussons, cette devise de Mercier : " Loyaux, mais Français ! "

PHILÉAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, 6 janvier 1901.

LES MÉMOIRES PRODIGIEUSES

Thémistocle connaissait tous les noms des habitants d'Athènes qui devaient être au moins 40,000.

Cyrus, roi de Perse, connaissait les figures et les noms de ses 30,000 soldats.

Sénèque retenait jusqu'à 2,000 mots et les récitait dans l'ordre où il les avait entendus.

Le juriconsulte Marc-Antoine Muret prononça devant un Corse un nombre considérable de noms latins,

grecs, barbares, insignifiants, déçous. Le Corse les répéta sans se tromper.

Georges Cuvier se souvenait de tout ce qu'il avait lu, du livre, de la page même où cela se trouvait.

Mithridate savait les vingt-deux langues parlées par les nations qui composaient son empire.

Crassus parlait les cinq dialectes de la langue grecque.

Théodecte répétait autant de vers qu'on voulait lui en faire dire après les avoir entendus seulement une fois.

César dictait à ses secrétaires quatre lettres à la fois sur des affaires de la plus haute importance, et même sept, lorsqu'il n'était pas distrait par d'autres occupations.

Saint Jérôme possédait les langues hébraïque, chaldéenne, grecque, latine et la plupart des langues orientales.

Saint Antonin, archevêque de Tours, savait par cœur les décrets des conciles et les canons.

Saint Thomas d'Aquin n'oublia rien durant sa vie, sut la Bible par cœur et cita toujours les Pères et les auteurs profanes de mémoire.

Henri Dilon pouvait retenir des sermons entiers et les prêcher plusieurs années après.

Le solitaire Grégoire Lopez savait par cœur tous les livres qu'il avait lus une fois.

Pic de la Mirandole savait vingt-deux langues à dix-huit ans, et répétait les mots de pages entières dans leur ordre naturel ou rétrograde, après avoir entendu lire un livre trois fois.

Le bibliophile Magliabecchi pouvait dicter un livre entier après l'avoir entendu lire une fois.

L'allemand Muller parlait vingt langues.

Guillaume Postel pouvait faire le tour du monde sans interprète.

Joseph Scaliger apprit tout Homère dans vingt jours.

En 1215, Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède, ayant à défendre au concile de Latran, les prérogatives de son siège épiscopal, écrivit son plaidoyer en latin, et le traduisit en allemand, en français, en espagnol et en navarrais.

Raymond Lulle, à part les 4,000 ouvrages qu'il a composés, a appris le grec et l'arabe.

Si on récitait à Rossi, au hasard, un vers de Dante, de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, il pouvait dire aussitôt les 100 vers suivants.

Lope de Vega composa 1,500 comédies en vers, 300 drames, 10 poèmes épiques, 8 nouvelles en prose, une quantité d'essais, de préfaces, et apprit le grec, le latin, l'italien, le portugais, le français et l'anglais.

Postel, le célèbre professeur du temps de François Ier, trop pauvre pour avoir des maîtres, s'instruit tout seul. Il apprend l'hébreu à l'aide d'un simple alphabet. Adjoint à une commission que François Ier envoie en Turquie, il fait tant et si bien qu'il apprend 20 langues pendant son voyage.

J.-P. Baratier parlait à quatre ans le français et l'allemand, savait le latin à cinq ans, le grec et l'hébreu à sept ans ; étudia les livres rabbiniques et l'histoire ecclésiastique, et composa dès l'âge de dix ans plusieurs ouvrages sur ces matières. Il se livra à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, trouva par lui seul plusieurs calculs ; créa une méthode pour déterminer la longitude en mer, et fut à 14 ans, membre de l'Académie de Berlin. Il étudiait en même temps le droit public, la littérature et les antiquités. Il publia plusieurs ouvrages qui furent très remarqués et qui sont encore célèbres, et il mourut à l'âge de 19 ans.

Tout jeune prêtre, le cardinal Mezzofanti fut appelé un jour à confesser deux pirates condamnés à mort, qui n'avaient plus que 24 heures à vivre. Il court près d'eux, et l'un et l'autre lui parlent une langue qui lui est totalement inconnue. Quelle fatalité ! Comment faire pour accomplir son œuvre de miséricorde ? Il rentre chez lui, le cœur dans l'angoisse, et voilà qu'il trouve justement une grammaire et un dictionnaire de la langue des pirates. Il étudie toute la nuit. Puis il retourne vers les prisonniers, il leur parle, ils le comprennent et lui-même comprend ce qu'ils lui

disent. Une nuit pour apprendre une langue ! A l'âge de 50 ans il savait près d'une cinquantaine de langues. Ce qui était vraiment merveilleux c'était de le voir au milieu d'un cercle d'interlocuteurs de diverses nations passer instantanément d'une langue à l'autre sans jamais se tromper et en conservant le caractère précis de chaque dialecte. Un missionnaire de passage à Rome, lui apprit l'algonquin.

Léon XIII, le pape actuellement régnant, possède, ni aussi, une excellente mémoire. Un jour un de ses camériers lui présente une édition très ancienne et très rare de la *Divine Comédie* qu'il venait d'acquérir pour la bibliothèque vaticane. Le Pape le félicita de cette acquisition, puis il ajouta en souriant :—Je puis réciter d'un bout à l'autre toute la *Divine Comédie* ; essayez de me prendre en défaut. Le prélat indiqua de nombreux passages pris au hasard dans les divers chants du poème. Le Pape n'hésita pas une seule fois. De temps à autre, il s'arrêtait pour faire remarquer la beauté de certains vers, puis il continuait sans effort la récitation.

Georges III, roi d'Angleterre, avait une mémoire prodigieuse des hommes. Il lui suffisait de voir une personne une seule fois pour se la rappeler pendant le reste de sa vie. Un Canadien, Charles de Lanaudière, étant encore au service de la France, avait accompagné son oncle, le comte de Boishébert, chargé d'une mission diplomatique à la cour d'Angleterre, et fut présenté au roi Georges III. Quinze ans après cette première entrevue avec le souverain de la Grande-Bretagne, il lui fut présenté de nouveau, mais alors comme sujet britannique. Le roi le reconnut aussitôt, et lui dit en se servant de la langue française :—Vous m'avez été présenté jadis comme sujet français, mais je suis heureux que vous le soyez aujourd'hui comme un de mes sujets. Puis il ajouta en se servant de la langue anglaise :—J'oubliais que vous parlez l'anglais avec aisance, et il continua la conversation dans cette langue.

Le juge Vallières de Saint-Réal, une de nos célébrités, apprit dans dix-huit mois, la langue latine assez bien pour lire Horace dans l'original. Un jour, un jeune Portugais arrive à Québec. Ne parlant que sa langue maternelle le jeune homme s'ennuyait beaucoup. Présenté à Vallières, ils deviennent tous deux amis. Vallières se met à étudier la langue du Portugais : au bout de vingt-deux jours, il conversait avec lui sans hésiter un seul instant.

XXX.

A PROPOS DE GUERRE

Tout le monde parlant de guerre, au seuil du 20ème siècle, qu'on avait appelé, à l'avance, le siècle de la paix, il nous a paru curieux de lire un livre russe qui vient de paraître. Ce livre est consolant, bien qu'utopiste peut-être. Il a pour titre : *La Guerre devenue impossible*, par M. de Blocha, et démontre ce que l'on avait prévu d'ailleurs, qu'avec les armées modernes, une guerre européenne est impraticable. Les vivres ne pourraient suivre les hommes et les blessés mourraient faute de médecins, tandis que les morts privés de sépulture empesteraient le pays.

Aussi le général Türr affirme-t-il que le régime de la paix armée sous lequel on vit là bas, est en réalité celui de la peur armée, car personne n'ose déchaîner la première guerre qui serait épouvantable.

Ne serait-il pas temps alors de revenir à de petites armées permanentes, formées surtout de soldats aimant le métier,—pouvant y faire une belle carrière,—de garder cette défense afin de ne brusquer ni les sentiments, ni les conditions économiques des peuples en attendant qu'on arrive à l'idéal de l'arbitrage entre nations et de la paix universelle ?

Enfin, en admettant que de sanglantes luttes soient encore pour un temps nécessaires, qui empêcheraient qu'on réglât les rencontres comme on a réglé les duels ?—Nombre égal d'adversaires ; égalité d'armes au si. La valeur seule en présence...—Qu'en dites-vous ?